

sont pas sans habileté ni ses médecins dépourvus de science ; il avait même des bronzes qui ne manquaient pas d'un certain art. Cependant, de ce côté, on arrive promptement à la limite de leur intelligence. Comme les Chinois, ils connaissent mal la perspective et le rapport des formes ; aussi n'ont-ils véritablement ni peinture ni sculpture ; mais ces défauts ne les empêchent pas de posséder à un haut degré l'art de la décoration, qui procède par des lois différentes ; leurs potiches, leurs laques et leurs porcelaines, dont la mode, séduite par l'éloignement et la rareté, a souvent exagéré la valeur, ont un mérite très-réel, et l'emportent souvent par le goût et par l'entente de la disposition générale, sur certains produits très-vantés de nos manufactures européennes.

Le Nouveau Monde était mal représenté cette année à Londres. Caché dans quelques coins obscurs, il était éclipsé par l'antique Orient, qu'il a pourtant dépassé dans les voies de l'industrie de tout l'élan de sa jeune activité. C'est que le plus beau diamant manquait à son diadème : les Etats-Unis, où s'était développée, en moins de cinquante ans, une industrie rivale de l'Angleterre et de la France, figuraient à peine pour la forme sur la liste des exposants. La guerre n'avait laissé qu'à quelques industriels de New-York le loisir de songer au concours de Kensington, et leurs rares envois ne pouvaient pas donner la plus légère idée de cette seconde Europe. L'Amérique du Nord ne comptait, parmi ses Etats, qu'Haïti et la petite république de Costa-Rica, qui étaient les produits de leur sol. Plus heureuse, l'Amérique du Sud avait pu se faire représenter par la plupart de ses enfants, Brésil, Venezuela, Equateur, Pérou, Montévidéo, Uruguay ; mais quelle pauvre industrie ! Le Pérou avait de beaux panamas, quelques grossières broderies, de la passementerie lourdement chargée d'or et d'épaisses cotonnades à raies : le goût espagnol a survécu à la domination de l'Espagne. Le Brésil, seul, un peu plus avancé, fabrique de beaux feutres et de bons cuirs ; cependant ses étoffes sont communes, ses toiles cirées mal fabriquées, sa faïence et ses cristaux communs et grossiers. L'Amérique du Sud est encore, comme le Levant, une mine où l'Europe va chercher ses denrées et ses matières premières : le café, le cacao, le coton, le tabac, le caoutchouc dans les Etats voisins de l'Equateur ; les pierres précieuses, améthystes et diamants, au Brésil ; la cochenille et l'alpaca au Pérou ; la laine, les peaux et le bœuf fumé sur les rives de la Plata.

Nous glissons en quelques lignes sur des contrées immenses, qui ne tenaient en effet qu'une bien petite place dans le vaste bâtiment de l'exposition universelle. Nous nous étions longuement arrêté sur le groupé européen, et pourtant nous avions à peine indiqué, en Angleterre et surtout hors de l'Angleterre, une faible partie des innombrables variétés de produits qu'avait envoyés l'Europe. Quand on jette les yeux sur la sphère terrestre, on est étonné de voir dans quel étroit espace est enfermée tant d'activité et sont produites et consommées tant de richesses. Sur quelques cent mille lieues carrées vivent près de deux cent millions d'hommes qui sont dans une condition beaucoup plus heureuse que pas auccur autre groupe de population, pressée ou disséminée sur le globe, qui portent leur commerce dans toutes les parties du monde et qui font sentir partout leur supériorité et leur puissance. Ils ne le doivent ni à la fertilité exceptionnelle du sol, ni à leur grande force musculaire, mais à leur persévérance dans le travail et à leur intelligence. Comment douter, en voyant ces merveilleux résultats de l'activité humaine, que la suprême richesse réside, non dans la nature, mais dans l'homme lui-même, principe et fin de toute production ? Ce n'est pas la terre qui manque à l'humanité, puisqu'elle n'est qu'un instrument dont on peut accroître le revenu dans une mesure presque indéfinie, mais l'humanité qui, sur une grande partie du globe, manque à elle-même, faute d'énergie et de science. Cependant la race européenne va semant l'une et l'autre sur sa route ; elle a créé les Etats-Unis et le Canada ; elle crée, en ce moment, dans cette Océanie, pour ainsi dire inconnue il y a un siècle, le brillant essaim de jeunes colonies anglaises ; elle anime doucement de son souffle quelques-uns des Etats de l'Amérique du Sud ; elle pousse ses chemins de fer et ses lignes télégraphiques à travers l'ancien continent, et bientôt ses longs bras atteindront directement la Chine ; elle colonise avec lenteur, mais non sans quelque succès, le nord et l'occident de l'Afrique. Le génie européen se répand ; il se répandra de plus en plus, tantôt par la conversion des autres races, tantôt par la colonisation des contrées inoccupées. Dans un siècle, les expositions universelles, s'il existe alors un édifice capable de les contenir, auront peut-être moins de variété, mais présenteront sans doute un aspect beaucoup plus imposant encore, qui justifiera mieux leur titre et prouvera à nos petits-neveux que, de leur temps, l'homme aura pris plus complètement possession de la terre, son domaine.

EM. LEVASSEUR.
(Revue Contemporaine.)

HISTOIRE DU CANADA.

COMPTE-RENDU DU COURS DE M. L'ABBÉ FERLAND, A L'UNIVERSITÉ-LAVAL.

XXXIII.

(Suite.)—(1.)

Il n'y a pas dans toute notre histoire une plus grande figure que celle du Père de Brébeuf. Sans doute que les autres missionnaires et quelques-uns de ces braves catéchistes, qui se sont exposés volontairement au martyre et qui l'ont subi avec constance et courage, ont eu autant de mérite que ce saint homme :—Le Père Jogues, entre autres, réunit bien en lui tous les caractères du héros chrétien ; mais les circonstances qui ont précédé, accompagné et suivi le martyre du Père de Brébeuf lui donnent un relief qui le met à part et nous le montre sous un jour tout particulier.

Le Père de Brébeuf appartenait à une famille de vieille noblesse normande, habitant les environs de Bayeux, et à laquelle appartient une grande maison d'Angleterre, celle des Arundel. Il était l'oncle du traducteur de la Pharsale de Lucaïn, et lui-même paraît avoir eu des dispositions littéraires heureuses dont on retrouve les traces dans ses lettres et ses relations. Il fut le véritable fondateur de l'église chez les Hurons, et Dieu bénit à ce point ses travaux qu'à sa mort on comptait environ 7,000 chrétiens au sein de cette nation sauvage. Les circonstances de sa mort offrent un caractère de grandeur qui frappa les sauvages eux-mêmes ; et il semble que sa mort et son holocauste furent le signal de la mort et du sacrifice de cette nation huronne avec laquelle il s'était identifié. Longtemps après sa mort, son nom huron de *Echon* était porté par des chefs sauvages ; parce qu'on ne voulait pas laisser périr un si grand nom.

On admirait dans le Père de Brébeuf une intelligence hors ligne, une grandeur d'âme supérieure à toutes les choses de ce monde, une simplicité angélique et une humilité chrétienne poussée jusqu'à la perfection. Il recherchait toujours les emplois les plus infimes ; à la communauté, c'était à la porte ou à la cuisine qu'il se disait propre ; dans les voyages, il était toujours le premier à l'eau pour traîner les canots et il se chargeait toujours du plus lourd fardeau dans les portages. Les sauvages, appréciateurs des avantages physiques, ne pouvaient se lasser d'admirer sa grande taille et sa force prodigieuse :—mais lui-même disait avec une bonhomie touchante, faisant allusion à son nom :—« Moi, je ne suis qu'un bœuf, bon seulement à tracer le sillon. »—Le sillon qu'il a tracé chez les Hurons fut en effet si profond et si bien fait qu'il a produit une riche moisson pour le ciel. Il avait écrit quelque part :—« Je me laisserai broyer plutôt que de jamais dire dans les souffrances, c'est assez. »—Il tint parole. A la suite des épouvantables événements que nous venons de décrire, les Iroquois s'en retournèrent dans leur pays pleins de joie, emportant leur butin et emmenant nombre de femmes, d'enfants et de jeunes gens qu'ils incorporèrent à leur nation. Grand nombre de femmes huronnes chrétiennes conservèrent avec une fidélité étonnante le précieux trésor de la foi, et, longtemps après, les missionnaires retrouvèrent des chrétiens chez les Iroquois.

Les restes des missionnaires, laissés mutilés sur la place du village de Saint-Ignace, furent recueillis avec respect, ainsi que ceux des Hurons, dont un grand nombre étaient morts avec joie à côté des deux pères, dans la certitude de passer bientôt aux béatitudes du ciel.

Le crâne du Père de Brébeuf fut apporté à Québec : la famille du saint martyr envoya un buste d'argent, dans le socle duquel on enferma le crâne, et le tout est encore conservé avec vénération par les Dames religieuses de l'Hôtel-Dieu.

Un des derniers gouverneurs du Canada, rendant une pensée déjà exprimée avant lui, disait de ces temps de notre histoire qu'ils ont été *les temps héroïques* du Canada. En effet, tout ce que le dévouement religieux, tout ce que le courage et la constance chrétienne, tout ce que la bravoure et l'intelligence humaines peuvent offrir de grand dans des circonstances données, tout cela se remarque dans l'histoire de cette époque. Non-seulement les missionnaires ; non-seulement les religieux ; mais les laïcs, les voyageurs, les soldats, les employés de la colonie étaient animés du même esprit.—Ce Jean Amiot dont nous avons parlé, qui, avec une bravoure que tous admiraient, savait, au milieu des occupations les plus pénibles et les plus multipliées, au milieu des embarras et des dangers, accomplir avec une rigoureuse exactitude tous ses devoirs de bon catholique, et qui disait, avec une foi angélique, qu'il trouvait le courage, dont on était étonné, dans la protection de son saint de prédilection, Saint Joseph.—Ce Couture, qui se livre de lui-même aux Iroquois pour aider le Père Jogues et les Algonquins captifs

(1) Voir la livraison du mois de décembre dernier.